



Acta fabula
Revue des parutions
vol. 25, n° 2, Février 2024
DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.17866>

Politique et littérature : une enquête

Politics and Literature: a Survey

Denis Saint-Amand



Alexandre Gefen, *La Littérature est une affaire politique*, Paris : Éditions de l'Observatoire, 2022, 368 p. EAN 9791032922798.



Pour citer cet article

Denis Saint-Amand, « Politique et littérature : une enquête », Acta fabula, vol. 25, n° 2, Paroles d'artistes, Février 2024, URL : <https://www.fabula.org/revue/document17866.php>, article mis en ligne le 03 Février 2024, consulté le 30 Avril 2024, DOI : 10.58282/acta.17866

Denis Saint-Amand, « Politique et littérature : une enquête »

Résumé - S'inspirant d'une démarche adoptée autrefois par Jules Huret, Alexandre Gefen mène l'enquête sur les rapports qu'entretiennent littérature et politique en se tournant vers vingt-six écrivains français contemporains : leurs réponses offrent un panorama significatif et contrasté des représentations concernant les limites et possibles d'une littérature politique en France aujourd'hui.

Mots-clés - enquête, littérature, littérature française contemporaine, politique, xxie siècle

Denis Saint-Amand, « Politics and Literature: a Survey »

Summary - Inspired by a method once adopted by Jules Huret, Alexandre Gefen investigates the relationship between literature and politics by interviewing twenty-six contemporary French writers: their answers, sometimes very different, are significant in terms of the representations concerning the limits and possibilities of a political literature in France today.

Keywords - 21st century, contemporary french literature, literature, politics, survey

Politique et littérature : une enquête

Politics and Literature: a Survey

Denis Saint-Amand

En mars 1891, Jules Huret publiait dans *L'Écho de Paris* la première partie de son *Enquête sur l'évolution littéraire*, formidable document qui nous éclaire sur la façon dont les écrivains français de la fin du XIX^e siècle se représentaient leur activité, mais aussi sur l'état de la vie littéraire de l'époque, sur les formes de sociabilité et de solidarité dynamisant cette dernière, sur les tendances esthétiques et axiologiques dominantes et celles passées de mode. C'est une entreprise comparable qu'a menée Alexandre Gefen, en consacrant une enquête aux rapports qu'entretiennent littérature et politique aujourd'hui en France, à partir d'un questionnaire soumis à vingt-six auteurs et autrices¹, démarche qui permet « d'effectuer des comparaisons et de dresser un diagnostic nuancé sans forcer les interprétations » (p. 23). S'inscrivant à la suite des travaux de Gisèle Sapiro, vers lesquels il fait signe tout en indiquant que les rapports des écrivains contemporains aux questions politiques ne correspondent plus aux positions analysées par la sociologue (celles du notable, de l'esthète, du polémiste ou de l'avant-garde²), le chercheur explique qu'il s'agissait moins d'amener ses interlocuteurs à évoquer leurs positions politiques que d'interroger leur « politique de la littérature », selon l'expression de Jacques Rancière³. Le panel constitué est surtout représentatif d'un certain milieu littéraire lié aux maisons d'édition les plus dotées en capital symbolique (Actes Sud,

¹ Par ordre alphabétique : Aurélien Bellanger, Arno Bertina, Laurent Binet, Patrick Chamoiseau, Marie Cosnay, Marie Darrieussecq, Chloé Delaume, Stéphanie Dupays, Mathias Énard, Annie Ernaux, Alice Ferney, Philippe Forest, Laurent Gaudé, Yannick Haenel, Marie-Hélène Lafon, Mathieu Larnaudie, Sandra Lucbert, Nicolas Mathieu, Emmanuelle Pireyre, Nathalie Quintane, Éric Reinhardt, Jean Rouaud, Leïla Slimani, Camille de Toledo, Karine Tuil, Alice Zeniter.

² Gisèle Sapiro, *Les Écrivains et la politique en France. De l'affaire Dreyfus à la guerre d'Algérie*, Paris, Seuil, 2018. Voir aussi *La Guerre des écrivains, 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999.

³ Renvoyant à l'essai qui accueille la théorisation de cette perspective (*Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007), Gefen ne déplie pas ici l'expression, qui, chez le philosophe, « suppose un lien spécifique entre la politique comme forme de la pratique collective et la littérature comme régime historiquement déterminé de l'art d'écrire », mais avait déjà eu l'occasion de la mobiliser dans le dossier de la revue *Esprit* qu'il avait coordonné avec Anne Dujin (*Politiques de la littérature, Esprit*, n° 7-8, 2021). Dans un article lumineux, Jean-François Hamel, s'appuyant sur le travail de Benoît Denis, définit une politique de la littérature comme « un système de représentations, plus ou moins largement partagé, élaboré par les acteurs du champ littéraire, qui, en réponse à un impératif de justification, contribue à établir la grandeur de la littérature dans le monde social » (autrement dit, il s'agit des rôles, fonctions, valeurs et pouvoirs que les acteurs du milieu littéraire attribuent à leur pratique). Voir Jean-François Hamel, « Qu'est-ce qu'une politique de la littérature ? Éléments pour une histoire culturelle des théories de l'engagement », dans *Cahiers Figura*, n° 35, *Politiques de la littérature. Une traversée du XXe siècle français*, sous la dir. de Laurence Côté-Fournier, Élyse Guay et Jean-François Hamel, En ligne, 2014, URL : https://oic.uqam.ca/wp-content/uploads/2016/05/politiques_de_la_litterature_02a.pdf.

Gallimard, Minuit, P.O.L, Seuil, Verdier, Verticales), et l'auteur assume une focalisation sur la fiction narrative⁴. Si un questionnaire légèrement différent (plus personnalisé) a été proposé à Annie Ernaux et à Aurélien Bellanger — interrogés avant que le projet ne prenne davantage d'ampleur —, les vingt-quatre autres entretiens ont été menés oralement ou par écrit à partir d'une quinzaine de questions⁵. Il arrive que certains auteurs et autrices agrègent plusieurs questions, voire en évacuent l'une ou l'autre, et toutes et tous ne s'attardent évidemment pas sur les mêmes éléments. Le dispositif permet d'observer des prises de position parfois antagonistes, formulées par des écrivains situés à différents stades de leur carrière, mais ayant bénéficié de marques de reconnaissance (celles et ceux qui sont ici interrogés sont souvent étudiés à l'université et bénéficient d'une visibilité dans les médias littéraires), sinon de consécration. Sur la constitution du panel, Gefen précise encore : « rares sont ceux qui ont refusé de répondre à cette enquête (Eric Vuillard ou Olivier Cadiot ont décliné ; Christine Angot, Michel Houellebecq et Emmanuel Carrère n'ont pas répondu) » (p. 23)⁶.

Au moment de livrer les résultats de son enquête, Jules Huret avait réparti les soixante-quatre sujets qui lui avaient répondu (des hommes exclusivement, à l'exception de Juliette Adam) en fonction de leur affiliation à telle mouvance, chapelle ou école (« Les Psychologues », « Les Mages », « Symbolistes et décadents », « Les Naturalistes », « Les Néo-réalistes », « Les Parnassiens », « Les Indépendants » et trois malheureux « Théoriciens et philosophes »). Alexandre Gefen ne pouvait en toute logique miser sur une telle organisation, dont

⁴ Il signale que la question des rapports entre poésie/théâtre et politique pourrait donner lieu à d'autres enquêtes – et renvoie, pour le domaine théâtral, à l'essai incisif et brillant d'Olivier Neveux, *Contre le théâtre politique*, Paris, La Fabrique, 2019.

⁵ « Avez-vous la nostalgie de la littérature engagée ? », « Pensez-vous que la littérature contemporaine s'est dépolitisée ou au contraire qu'elle se repolitise ? », « Existe-t-il pour vous de grandes œuvres littéraires à portée politique ? », « Et de grands textes politiques à dimension littéraire ? », « La politique dans une œuvre littéraire, c'est un coup de pistolet au milieu d'un concert, quelque chose de grossier et auquel pourtant il n'est pas possible de refuser son attention » disait Stendhal. Qu'en pensez-vous ? », « La littérature s'oppose-t-elle au discours et à la langue politiques ? Faudrait-il des écrivains au gouvernement ? », « Mallarmé affirmait : "L'homme peut être démocrate, l'artiste se dédouble et doit rester aristocrate." L'exigence et l'expérimentation littéraires sont-elles compatibles avec des objectifs de démocratisation ? », « Existe-t-il à vos yeux une langue de gauche et une langue de droite ? », « La littérature peut-elle être bénéfique pour la vie démocratique ? », « Quel est pour vous le périmètre du politique ? Les questions culturelles et religieuses contemporaines, la question de l'écologie, celle du féminisme, celle de l'identité, sont-elles à vos yeux des questions politiques ? », « Vos livres mettent-ils en scène la société française contemporaine ? Et si oui, avec quelles ambitions et quelles difficultés ? », « Certains de vos textes ont-ils été qualifiés de politiques ? Dans quelles circonstances ? Comment avez-vous réagi ? », « Avez-vous déjà pris des positions publiques en tant qu'écrivain ? Acceptez-vous de signer des pétitions et des tribunes ? », « Quelles furent vos rencontres personnelles les plus fortes avec la politique ? Vous souvenez-vous de votre première manifestation et de vos premiers votes ? S'inscrivent-ils dans une tradition familiale, un habitus politique ? », « S'il fallait raconter la vie d'un homme politique contemporain, qui choisiriez-vous ? ».

⁶ Au fil de la lecture, on se prend à penser à celles et ceux dont on aurait aussi aimé lire les réponses, et qui sont d'ailleurs parfois mobilisés par l'auteur dans les synthèses introductives des différentes sections. Par exemple, Florence Aubenas, Pierrick Bailly, Emmanuelle Bayamack-Tam, Pierre Bergounioux, Sorj Chalandon, Claro, Fatima Daas, Alain Damasio, Virginie Despentes, Fatou Diome, Sophie Divry, Hélène Gaudy, Hugues Jallon, Maylis de Kérangal, Lola Lafon, Noémi Lefebvre, Nasstaja Martin, Jean-Charles Massera, Laurent Mauvignier, Tania de Montaigne, Marie NDiaye, Éric Pessan, Maria Pourchet, Olivia Rosenthal, Tanguy Viel et Antoine Volodine — liste dont j'assume la parfaite subjectivité, contenant vingt-six autres noms et qu'on peut lire comme un appel à un deuxième tome.

l'impossibilité témoigne des effets de singularisation à l'œuvre au sein du champ⁷ : les écrivains qui se sont pliés à l'exercice sont donc rassemblés en six sections, à la faveur des rôles et fonctions qu'ils confèrent au récit (« Penser l'Histoire », « Réfléchir le social », « Mettre en scène la politique », « Transformer le langage », « Contribuer à la démocratie », « Émanciper »). Ces catégories larges apparaissent évidemment poreuses et l'auteur ne s'y trompe pas, qui les déconstruit lui-même à la faveur d'introductions fonctionnant comme autant d'exposés panoramiques dégagant les grandes tendances et logiques de la littérature française contemporaine (Gefen parvient à y évoquer, entre autres, la tentation littéraire des sciences humaines — en citant Philippe Artières et Ivan Jablonka — et l'ambition sociologique d'une certaine veine romanesque ; le dialogue noué par les fictions féministes et écologiques avec le genre de l'essai ; les enjeux des « littératures de terrain⁸ » ; la multiplicité des supports de la « littérature exposée⁹ », etc.) et donnant à voir comment les auteurs et autrices associés à chaque section auraient tout aussi bien pu se trouver ailleurs, et comment d'autres auraient pu prendre leur place. Ces introductions se distinguent par leur clarté et leur sobriété : posant des balises nécessaires, elles témoignent de la hauteur de vue de l'auteur et de son excellente connaissance du paysage littéraire contemporain, mais aussi de son sens de la synthèse et de sa capacité à se mettre en retrait pour faire entendre la voix d'auteurs et autrices de notre temps.

Il faut convenir du fait que le travail réalisé par Alexandre Gefen pose en creux la question des positions, rôles et fonctions du chercheur en littérature aujourd'hui. L'auteur situe son enquête dans le sillage de celle de Huret, déjà évoquée, mais aussi du *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française depuis 1789* de Chénier (1818) et du *Tableau de la littérature française* de la NRF (1929), auxquels on pourrait associer, entre autres, le célèbre numéro hors-série de *Libération* « Pourquoi écrivez-vous ? » de 1985, qui donnait à lire les réponses de 400 écrivains à cette épineuse question : soit autant de témoignages féconds, mais qui étaient auparavant rendus possibles par des écrivains et des journalistes. L'important travail mené par Gefen sur la littérature contemporaine¹⁰ implique que

⁷ Il ne s'agit évidemment pas de nier ici la possibilité des formes de collectivité au sein du milieu littéraire, mais de rappeler que celles-ci ne permettent plus de dresser une cartographie de ce dernier : ainsi, Alexandre Gefen donne la parole à trois membres du collectif Inculte – Arno Bertina, Mathias Énard et Mathieu Larnaudie –, affiliation qui est rappelée dans les notices biobibliographiques précédant les entretiens (petit genre qui mériterait d'ailleurs une analyse spécifique), mais qu'aucun d'eux ne revendique explicitement dans ses réponses, sans pour autant manquer de saluer le travail de certains autres membres de la mouvance. (Sur Inculte, voir Jean-Marc Baud, *Inculte. Collectif littéraire*, Villeneuve-d'Ascq, Presses du Septentrion, 2023 ; Aurélie Adler, Jean-Marc Baud, Laurent Demanze et Alexandre Gefen (dir.), *Inculte : pratiques éditoriales, gestes collectifs et inflexions esthétiques, Colloques Fabula*, En ligne, 2023, URL : <https://www.fabula.org/colloques/sommaire9780.php>.)

⁸ Voir Alison James et Dominique Viart (dir.), *Littératures de terrain, Fixxion* n° 18, En ligne, 2019, URL : <https://journals.openedition.org/fixxion/1254>.

⁹ Olivia Rosenthal et Lionel Ruffel (dir.), *La Littérature exposée, Littérature*, n° 160, Paris, Larousse, 2010/4, également disponible en ligne à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-litterature-2010-4.htm> et *La Littérature exposée 2, Littérature*, n° 192, Paris, Armand Colin, 2018/4, disponible en ligne à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-litterature-2018-4.htm>.

la démarche analytique soit nourrie par un dialogue avec les acteurs et actrices du milieu, dont les capacités à produire un discours réflexif pertinent et lucide sont prises au sérieux. Ce parti pris peut prêter le flanc à la critique en ce qu'il favorise le rapprochement du chercheur avec une vie littéraire qu'il ne s'en tient plus à étudier mais aussi à animer : un tel décloisonnement est pratiqué depuis des décennies dans le monde anglophone, mais fait encore débat dans le domaine français¹¹ ; il a le mérite d'être ici pleinement assumé et d'offrir un matériau riche pour étudier les représentations que les écrivains ont de leur activité (puisque c'est bien à cela, et non à une objectivation des politiques de la littérature au xxi^e siècle, que les entretiens nous donnent accès).

Reste que, dans la mesure où Alexandre Gefen présente les entretiens et les rend possibles (ce qui n'est pas une mince affaire) mais ne leur surimprime pas un commentaire analytique, il place bien malgré lui l'auteur de la présente recension dans une situation délicate — maintenant que les auteurs et autrices se sont exprimés, faut-il s'en tenir à résumer leurs prises de paroles ou interroger ce que celles-ci révèlent et tenter de recomposer à leur aune une sorte d'état du champ aujourd'hui ? La deuxième option, on s'en doute, est impossible à mener de façon satisfaisante dans le cadre d'un compte rendu, mais elle n'est pas intrinsèquement inenvisageable : l'enquête est riche, passionnante, significative et pourrait constituer le point de départ d'un séminaire sur les politiques de la littérature en France aujourd'hui. L'une des difficultés du compte rendu tient aussi au fait que la problématique sollicite nos affects et axiologies : à lire les entretiens, on se prend à être successivement enthousiasmé par telle réponse et irrité par telle autre, tout en sachant que ces réactions seront opposées chez un autre lecteur ou une autre lectrice.

L'un des premiers enseignements de l'enquête est que l'ensemble des écrivains ici interrogés sont enclins à revendiquer leur propre implication dans une « littérature politique » et acceptent de se prononcer en suivant les termes du questionnaire. Seule Sandra Lucbert, dont l'entretien clôt le volume, adopte d'emblée un regard critique et interroge les présupposés qui soutiennent la démarche : « Tout dans le questionnaire, avance-t-elle, trahit une idée de la politique comme domaine séparé. Mais séparé de ce qui serait quoi ? La "vraie vie" ? Une autre sphère d'existence ? Et laquelle ? La politique ne se réduit pas à ce qui dans le discours courant porte

¹⁰ Parmi ses nombreuses réalisations, on notera en particulier les essais *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, Corti, 2017 et *L'idée de littérature. De l'art pour l'art aux écritures d'intervention*, Paris, Corti, 2021.

¹¹ Parmi les signes de cette transformation, on peut songer au développement tardif mais aujourd'hui incontournable, en France, des masters de création littéraire, qui nourrissent depuis plusieurs années les rentrées des maisons d'édition représentées dans la présente enquête. Du reste, le phénomène infléchit en retour les postures et discours des écrivains : fouillées, nuancées et historicisées, les réponses de Mathieu Larnaudie à l'enquête ébauchent de la sorte un cours d'histoire littéraire (auquel on aurait aimé assister).

l'étiquette "politique" [...] La politique est ce qui suit du groupement des humains et des interactions qu'ils y entretiennent – quelle que soit la nature de ces relations. » (p. 352-353). Baliser l'extension du domaine politique est par ailleurs l'un des enjeux mais aussi l'une des difficultés des échanges : Philippe Forest (p. 273) et Arno Bertina (p. 348) souscrivent volontiers au slogan « Tout est politique »¹², tandis que Stéphanie Dupays s'en méfie (« Je ne reprends pas à mon compte le slogan "tout est politique", qui dilue le concept jusqu'à le priver de sens », p. 293). Emmanuelle Pireyre indique pour sa part qu'« il faut distinguer deux sens du terme "politique" : ce qui est relatif à l'organisation de la vie en société ; et le fait d'exercer une fonction dans les affaires publiques » (p. 242) ; distinction prolongée par Mathieu Larnaudie qui explique que ses livres ont pu être qualifiés de « politiques » en raison de « leur ancrage dans le "monde politique" » (p. 145), mais qu'il espère que leur potentielle force d'action se situe ailleurs. Si quelques-uns semblent tout à fait convaincus de la capacité de leurs propres textes à transformer le monde par le seul fait d'embrasser certains sujets de société, plusieurs observations semblent au contraire converger vers un constat qui tend aussi à émerger en d'autres lieux¹³ : la littérature française contemporaine serait marquée par une recrudescence du politique, mais celle-ci ne serait bien souvent qu'une occasion thématique de façade ou, pour le dire avec les termes utilisés par Nicolas Vieillecazes dans un article pugnace¹⁴, une « ambiance » ne contribuant aucunement à déstabiliser des normes. C'est aussi à de nouvelles formes capables de déjouer l'horizon d'attente et de secouer un peu nos structures qu'en appellent plusieurs auteurs et autrices, parmi lesquels Camille de Toledo (qui considère « l'art littéraire » comme « l'engagement dans une histoire des formes », p. 75), Chloé Delaume (qui déplore une « dépolitisation de la forme », p. 249) et Nathalie Quintane, qui met en lumière une importante ligne de fracture : « on va parler des luttes, on va aller interviewer des femmes de ménage, faire une enquête ici et là. Ce sont de bonnes intentions de la part des écrivains, même de la part du public qui lit ces livres, mais cela reste pris dans des formes romanesques plus ou moins traditionnelles, qui n'essaient pas d'aller forcément très loin. Et la force politique de ces textes en pâtit. » (p. 232)

Parmi les tendances saillantes, on soulignera encore la stigmatisation dont semble désormais frappée l'idée de *militantisme* (dont on remarquera qu'elle est synonyme

¹² Et le second de préciser : « Oui, ce que tu prends au petit-déjeuner permet de dessiner une politique. Tu as le droit de te fier de ce que l'on sait, désormais, sur l'agriculture intensive qui est derrière les céréales Kellogg's, ou sur ce qu'a inventé l'homme pour tirer tant de lait d'une vache, mais, que tu le veuilles ou non, il est facile d'en déduire une politique. » (p. 348)

¹³ C'est ce qu'annoncent deux publications à paraître au moment où cette recension est rédigée : le collectif *Contre la littérature politique*, prolongeant l'essai déjà mentionné d'Olivier Neveux et rassemblant des contributions du regretté Pierre Alféri, de Leslie Kaplan, Nathalie Quintane, Tanguy Viel, Antoine Volodine et Louisa Yousfi (La Fabrique, 2024) et l'essai de Sandra Lucbert, *Défaire voir. Littérature et politique* (Amsterdam, 2024), qui développe le positionnement amorcé par l'autrice dans la présente enquête.

¹⁴ Nicolas Vieillecazes, « Qu'est-ce qu'un intellectuel d'ambiance ? », dans *Lundimatin*, 29 avril 2019, URL : <https://lundi.am/Qu-est-ce-qu-un-intellectuel-d-ambiance-Nicolas-Vieillecazes>.

d'excès, de démesure et de partisanisme aveugle chez Marie-Hélène Lafon (p. 112), Laurent Gaudé (p. 193) et Patrick Chamoiseau (p. 229)¹⁵, alors que, au moment où est rédigée la présente recension, les médias conservateurs français emploient au contraire l'expression *militants d'ultradroite* pour euphémiser les violences commises par des nazillons) et, surtout, la défiance que nombre d'écrivains ici interrogés manifestent à l'égard de la « littérature engagée ». Quand Alexandre Gefen leur demande s'ils sont nostalgiques de cette dernière, Jean Rouaud fustige « les errances de l'engagement » (p. 34), Laurent Binet la réduit aux « romans à thèse » qu'il considère comme « une contradiction dans les termes » (p. 59), Alice Zeniter répond « non, et je ne conçois même pas ce que cela peut signifier » (p. 82) (ce qui ressemble un peu à une entrée du *Dictionnaire des idées reçues* : « Littérature engagée — On ne sait pas ce que c'est. Tonner contre »), Annie Ernaux avoue lui préférer le Nouveau Roman (p. 108) (et regrette dans le même geste qu'on parle d'*engagement* au sujet de son œuvre — ce qu'ignorait sans doute le malheureux Éric Reinhardt, qui affirme, dix pages plus loin : « Annie Ernaux a toujours été pour moi une écrivaine engagée »), Nicolas Mathieu dit « s'en méfier énormément » et lui préférer une « littérature politique, c'est-à-dire une littérature qui s'intéresse au fonctionnement social, qui exerce une fonction critique mais n'utilise pas l'écriture comme un outil dans un combat qui lui serait supérieur » (p. 154-155, ce qui consiste, semble-t-il, à ériger en modèle le type de production dont Nathalie Quintane dénonce l'inanité), Laurent Gaudé l'associe à « une période de troubles, de violences, de turbulences » et « doute qu'on puisse en avoir la nostalgie » (p. 190), Quintane explique qu'elle a toujours essayé de se « dégager » de ce qu'elle perçoit comme une « étiquette scolaire et figée » qu'on a parfois tenté de lui coller (p. 231) et Marie Darrieussecq donne des mauvaises notes : « Non, je n'en ai aucune nostalgie, et je trouve que Sartre ou Camus se sont appauvris quand ils nous ont trop expliqué ce qu'il fallait penser. Leur théâtre est très pauvre alors que leurs romans sont extraordinaires » (p. 329). Philippe Forest, lui, se considère comme un écrivain engagé (p. 274)¹⁶, tandis qu'Emmanuelle Pireyre refuse d'enterrer trop vite cette tendance : « Je n'en ai pas la nostalgie, parce qu'il ne me semble pas qu'elle ait disparu » (p. 239), avance l'autrice de *Comment faire disparaître la terre ?*, en soulignant combien les œuvres récentes de Sandra Lucbert, Sophie Divry ou Vincent Message lui semblent actualiser ce paradigme. Et il est en effet intrigant de constater à quel point une production très située et situable¹⁷ (mais saisie

¹⁵ En ce sens, le *militantisme* semble aujourd'hui l'équivalent lexical de ce qu'était l'*idéologie* il y a quelques années, dont la seule mention suffisait à discréditer la parole adverse en indiquant que celle-ci était partisane, démagogique et coupée des réalités du terrain. Voir à ce sujet Jean-Pierre Bertrand, « Haro sur l'idéologie ! », dans *CONTEXTES*, n° 2, En ligne, 2007, URL : <https://journals.openedition.org/contextes/218>.

¹⁶ L'auteur de *L'Enfant éternel* admet par ailleurs une nostalgie à l'égard d'une veine dont la disparition a favorisé l'émergence d'une production trop légère à ses yeux : « Le discrédit dans lequel était tombée la notion d'engagement à la fin du XXe siècle a eu surtout pour effet de permettre la relégitimation d'une littérature vouée au pur divertissement, à l'inoffensif et à l'insignifiant pour laquelle je n'ai jamais eu de goût. » (p. 269).

intuitivement dans bien des cas) est quasi-unanimement tenue pour un repoussoir plutôt que pour un éventuel substrat par une série d'écrivains qui revendiquent eux-mêmes l'implication politique de leur travail, à quel point cette dénomination leur apparaît anachronique et écrasante. Mathieu Larnaudie apporte à ce sujet un éclairage bienvenu : « Il y aurait une sorte de contradiction à être nostalgique d'une notion qui revendique l'inscription de la littérature dans le mouvement de la dialectique historique : la notion de "littérature engagée" est elle-même marquée par l'historicité qu'elle postule. [...] Ce monde, c'est bête à dire, par définition il n'est plus le même, il a évolué, et les formes de la politique de la littérature avec lui. » (p. 132-133)¹⁸

Enfin, on soulignera à quel point la question portant sur l'existence possible d'« une langue de gauche et une langue de droite » est révélatrice de certains clivages : Jean Rouaud ironise (« C'est ce que Barthes et consorts voulaient nous faire croire. [...] Se rappeler que les écrivains favoris de Mitterrand étaient Chardonne et Morand », p. 38), Yannick Haenel n'y croit pas trop (« Bof. Ça a eu lieu naguère », p. 50), au contraire de Marie Darrieussecq (« Oui, bien sûr ! Il y a une écriture conservatrice, de droite donc, et une écriture réformatrice, progressiste, une écriture qui veut déranger plutôt qu'arranger », p. 334), Camille de Toledo décale (« Ce qu'il y a de droite ou de gauche, ce n'est pas la langue [...], c'est *ce que produit* cette langue en moi », p. 76), Leila Slimani ne se prononce pas (« Je n'en sais rien », p. 302), Marie-Hélène Lafon tranche (« À mon sens non », p. 115), suivie par Nicolas Mathieu (« Non », p. 157) et par Mathias Énard (« Non, je ne crois pas », p. 282), tandis que Laurent Gaudé ose une analogie qui reconduit la mythologie du créateur incréé (« Je ne le crois absolument pas. On ne choisit pas sa langue, on a un grain d'écriture exactement comme on a un grain de voix », p. 194). D'autres pointent des singularités (« Une langue entière, sans doute pas, mais des marqueurs évidemment », explique Alice Zeniter, p. 87), des systèmes (ainsi d'Emmanuelle Pireyre qui renvoie notamment au travail d'Éric Hazan sur la *LQR*, p. 244-245, ou de Sandra Lucbert qui blâme la question et propose une alternative : « Antinomie typique de la conception "institutionnelle" de la politique. À la place de quoi je pense qu'il faut dire qu'il existe des langues hégémoniques et des langues contre-hégémoniques », p. 360) et des procédés stylistiques (à l'image d'Éric Reinhardt qui s'attache à la description d'une « écriture de droite¹⁹ »). Chloé Delaume, elle, s'en

¹⁷ Voir l'essai incontournable de Benoît Denis, *Littérature et engagement, de Pascal à Sartre*, Paris, Seuil, coll. « Points essais », 2000.

¹⁸ C'est à cette évolution des modalités d'action de la littérature contemporaine qu'est consacré l'essai de Justine Huppe, *La Littérature embarquée* (Amsterdam, 2023), dans lequel la chercheuse donne à voir comment, tout en s'écartant du modèle de « responsabilité » de l'écrivain, nombre de textes littéraires contemporains (ceux de Delaume, Lucbert, Pireyre, Quintane, pour reprendre des noms croisés dans l'enquête de Gefen, mais aussi d'Olivier Cadiot, Christophe Hanna, Hugues Jalon ou Olivia Rosenthal), peuvent s'envisager dans une perspective pragmatique comme des outils dont la manipulation offre des possibilités de transformation du réel.

tient au plan lexical, et formule une observation pessimiste : « On a pour habitude de dire qu'il y a des mots de droite et des mots de gauche — "identité" est de droite alors que "collectif" est à gauche, par exemple. Je pense que ça participe à l'impossibilité de penser un projet de société, actuellement » (p. 252).

Les prises offertes par ces entretiens sont nombreuses : il faudrait encore interroger, entre autres pistes, les références littéraires et politiques mobilisées par les vingt-six auteurs et autrices, analyser les modalités énonciatives qu'ils adoptent (tons, registres, éthos), comparer les personnalités qu'ils imagineraient mettre en fiction (Mathieu Larnaudie et Leïla Slimani vont peut-être devoir se mettre d'accord pour savoir qui s'occupera de François Fillon, qui les intrigue tous les deux) et étudier les risques de certaines prises de position (« Bruno Lemaire, ministre de l'Economie, a produit lui aussi des textes subtils qui interrogent le rapport au pouvoir », affirme Karine Tuil, p. 185). Mais c'est sur la réponse de Nathalie Quintane à la question sur les « bénéfiques » éventuels de la littérature « pour la vie démocratique » qu'on voudrait clore cette recension : « La littérature, une partie de la littérature essaie de poser une couche supplémentaire, sur laquelle on pourrait s'appuyer, qui va nous constituer peu à peu, et nous permettre d'être moins hésitants sur certains points et en même temps d'émettre plus de doutes sur d'autres en étant soi-même moins fragile. Je ne sais pas si on peut appeler ça un "bénéfice"... » (p. 235).

¹⁹ L'extrait vaut la peine d'être cité intégralement : « Une langue de gauche, je l'ignore, mais ce qui est certain, c'est qu'une fois de temps en temps je me dis : "Ça, c'est typiquement une écriture de droite", de la même façon qu'il existe une façon de s'habiller typiquement de droite. Je ne parle pas là de ce qui est véhiculé ou exprimé par l'écriture évidemment, mais de la phrase elle-même, de son énergie, de son maintien, de sa contenance. Phrase qui relève pour moi le plus souvent de la posture, du panache, d'un certain détachement ironique (qu'ils prennent à tort pour de l'élégance). Elle est très courte, cette phrase, généralement, car elle se veut spirituelle et nous oppose l'orgueil de ne jamais s'appesantir (c'est un effet collatéral des fameux non-dits qui ont cours dans les grandes familles), moyennant quoi je trouve qu'elle triche, esquive, élude trop facilement (avec un côté je bois du champagne sur le pont du navire en train de couler). Je ne peux pas aller tellement plus loin dans cette analyse, sauf à dire que les Hussards, par exemple, avaient une langue que l'on pourrait qualifier de droite. » (p. 130). Sur la question, voir l'essai de Vincent Berthelier, *Le Style réactionnaire. De Maurras à Houellebecq*, Paris, Amsterdam, 2022.

PLAN

AUTEUR

Denis Saint-Amand

[Voir ses autres contributions](#)

FNRS – UNamur, NaLTT, denis.saint-amand@unamur.be